NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

90 N° 8 1968

Le document d'Upsala sur le culte

J.-M.R. TILLARD (op)

p. 812 - 833

https://www.nrt.be/fr/articles/le-document-d-upsala-sur-le-culte-1438

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

Le document d'Upsala sur le culte

C'était la première fois qu'une Assemblée du *Conseil Oecuménique des Eglises* inscrivait à son programme le chapitre capital, mais complexe, du culte. Elle le faisait dans un contexte assez spécial qui accentuait encore l'austérité de la tâche. D'une part, en effet, l'avant-projet (*draft*) devant servir de base à la discussion se centrait nettement sur le problème d'une rénovation profonde, attentive avant tout au phénomène de la *sécularisation* avec les graves questions qu'il pose aux traditions des Eglises. Le titre donné à ce qui serait la section V des travaux de l'Assemblée exprimait fort bien cette préoccupation : *The Worship of God in a Secular Age.* La perspective de départ était donc surtout occidentale et orientée vers une repensée assez radicale. Mais d'autre part l'Assemblée, qui devait discuter, amender puis accepter ce document, comptait une représentation massive des Eglises orthodoxes, étrangères dans l'ensemble à la problématique de la *sécularisation,* telle du moins qu'elle se pose dans le monde chrétien de l'Ouest, et spontanément gênées face à tout projet qui tendrait plus ou moins à plier le culte aux appels du *monde.* Pour la foi et la sensibilité de l'Orient l'inverse plutôt s'impose : chercher à plier le *monde* aux conditions de la *Nouvelle Création* dont la Sainte Liturgie est précisément l'épiphanie. Deux façons de voir, deux théologies, deux interprétations de la relation Eglise-*monde,* mais aussi deux situations historiques et deux expériences divergentes devaient donc s'affronter.

Au cours des discussions d'autres points de désaccord allaient surgir, opposant non plus les deux grandes traditions comme telles mais, à l'intérieur même du christianisme occidental, des vues différentes sur la nature des sacrements et du culte. Ceci se manifesta surtout dans la sous-section consacrée à l'étude de la Prédication, du Baptême et de l'Eucharistie. On y percevait un décalage assez sensible entre les déclarations de Montréal ou de Bristol et les affirmations de délégués exprimant avec sincérité la doctrine et la pratique courantes de leurs Eglises. Lorsqu'il s'agit de statuer en commun sur l'attitude à prendre à l'égard du Baptême et de la Sainte Cène, un membre de l'Armée du Salut, un baptiste américain, un mennonite, peuvent-ils se mettre pleinement d'accord avec un luthérien suédois, un anglican de tendance *High Church,* un catholique romain et un calviniste suisse ?

Devant l'expérience de ces difficultés, qui semblaient rendre impensable une correction sérieuse du texte de base — que la plupart jugeaient insatisfaisant — le vice-président de la section proposa d'ailleurs d'envisager une solution « réaliste et franche » : avouer l'impossibilité d'aboutir à un document convenable, ne retenir de l'avant-projet et des rapports des discussions que les recommandations valables. Mais, en grande partie grâce aux interventions équilibrées et conciliantes de plusieurs orthodoxes, cette suggestion fut écartée.

Après avoir soutenu la solution de « l'aveu d'échec », il nous faut reconnaître qu'on eut raison de ne pas s'y rallier. Car, prenant appui sur les éléments positifs du projet initial et décidés à l'améliorer, les membres de la section ont fourni des indications souvent excellentes permettant à l'équipe responsable de restructurer l'ensemble, de le nuancer, parfois même d'en ouvrir les perspectives et d'y insérer des pistes de recherche. Plus nous étudions le document final, plus il nous semble que, sous son apparence assez terne, il cache des points importants. Compte tenu de la complexité du sujet, abordé de front pour la première fois dans une perspective franchement œcuménique, et surtout de la composition de l'Assemblée, il faut être heureux que malgré tout on se soit mis d'accord sur ces quelques propositions. Il y a là une base pour des recherches ultérieures. Le texte lui-même avoue d'ailleurs que dans les circonstances il ne se proposait pas autre chose [1].

Dans cet article nous voudrions dégager l'apport positif du document et de sa discussion. Il serait en effet regrettable de laisser tomber dans l'oubli plusieurs affirmations faites durant le débat, *plusieurs questions posées et qui ont, à leur façon, enrichi le dossier* de cet important problème.

L'Avant-projet : « The Worship of God in a Secular Age »

Il nous semble clair que l'orientation de base et même le titre de l'avant-projet provenaient pour une très large part du rapport des deux commissions instituées par *Faith and Order* à l'Assemblée de Lund, la commission européenne et la commission américaine du culte. Ce qui par ailleurs cadrait parfaitement avec le thème général choisi pour Upsala, « *voici, je fais toutes choses nouvelles* ».

1. « Ayant des origines fort diverses et une conscience aiguë de la variété de nos façons de comprendre le culte, nous ne pouvons pas proposer une longue déclaration sur laquelle nous soyons tous d'accord et qui soit également applicable partout. Nous espérons que les paragraphes qui suivent, malgré leur imperfection, offriront un point de départ à cet indispensable réexamen » (texte final, traduction provisoire, n° 4).

Ces deux commissions constataient qu'un fossé grandissant se creusait entre la façon moderne de penser, de s'exprimer ou de vivre et les formes cultuelles traditionnelles des églises, tributaires d'une vision biblique des choses, se mouvant dans un univers devenu irréel. Or, il leur semblait — surtout à la commission américaine — que les réactions de l'homme moderne étaient conditionnées principalement par le phénomène de la *sécularisation*, représentant à leurs yeux une phase irréversible de l'histoire de l'humanité. Dans ces perspectives il était normal que l'on fasse réfléchir l'Assemblée d'Upsala sur ce qui, au terme de ces enquêtes, apparaissait comme l'axe central du problème du culte aujourd'hui : est-il possible de rendre un culte à Dieu dans un monde sécularisé et, si oui, à quelles conditions ? Question centrale, il faut le reconnaître, mais posée à partir de situations bien circonscrites, celles du monde occidental ou occidentalisé.

Fruit de plusieurs remaniements, dont le dernier fut, paraît-il, assez surprenant, et manquant d'unité interne, l'avant-projet (*draft*) distribué dès novembre 1967 se construisait autour de cette préoccupation. En prenant ensemble le texte et son commentaire, et en ne suivant pas strictement l'ordre des numéros, parfois peu logique, on pouvait nettement percevoir tout au long du document deux grandes lignes de force : possibilité et nécessité de la prière et du culte dans un monde sécularisé, possibilité et nécessité corrélatives d'une adaptation profonde de cette prière et de ce culte à la situation créée par le monde sécularisé.

La première ligne de force voulait mettre l'accent sur la nécessité non d'une justification mais d'une redéfinition du culte, qui ne l'oppose pas à la réalité et à la vérité de la relation existant entre Dieu, l'homme et le monde. Il semblait en effet aux rédacteurs que jusqu'ici « les églises, tout en voulant affirmer dans leurs pratiques cultuelles la réalité de Dieu, l'ont souvent fait aux dépens de la réalité de l'homme et du monde » et que « par cette déviation elles ont provoqué la négation de la réalité de Dieu » (*Thèse 4*, n° 14) [2]. Dans ces circonstances, le phénomène actuel de *sécularisation* pourrait être la chance providentielle des églises, les ramenant « de leurs erreurs à un culte véritable qui affirme la réalité de Dieu, de l'homme et du monde » (*Thèse 5*, n° 15).

---

2. Nos références entre parenthèses renvoient au livret *Avant-Projets des documents de sections, Upsal 68*, Conseil œcuménique des Eglises, Genève, 1967. La section V, relative au culte, occupe les pp. 105-121, elle contient l'avant-projet (*draft*) et le commentaire de celui-ci. Ne pouvant retranscrire ici cet avant-projet nous en donnons le plan et les thèses essentielles, dans l'Annexe I à cet article (cfr p. 829).

Il serait faux, en effet, de penser que le mouvement actuel de l'humanité mène nécessairement à une négation de Dieu (*Thèses 2, 3*, nos 12, 13 ; *comment.* nos 2, 3). La *sécularisation* ne débouche pas obligatoirement dans le *sécularisme*. Ce dernier désigne un absolutisme, l'idéologie d'un univers clos « limitant la réalité à ses aspects directement tangibles et empiriquement contrôlables ». La *sécularisation*, elle, se confond avec le mouvement historique par lequel l'homme, devenant conscient de sa propre puissance et des potentialités de la création qui l'entoure, prend en ses propres mains son destin, bâtit son avenir et celui du monde. Alors que le *sécularisme* exclut Dieu, la *sécularisation* définie de cette façon laisse l'homme ouvert sur Dieu [3], lui donnant ainsi accès au culte véritable qui est précisément que « nous nous ouvrions à Dieu dans le monde, par le monde et au-delà du monde, mais non pas à l'écart du monde » (n° 16). Car, de fait, c'est la séparation d'avec la réalité prise dans toute son épaisseur qui fausse le culte. Le commentaire le souligne, avant d'énumérer quelques plans de ce « réel » souvent négligés dans le culte, négligence qui condamne ce dernier à l'inauthenticité (*comment.* n° 3). Il ne s'agit toutefois pas de porter sur le profane un regard myope. Il faut au contraire tâcher de percevoir en sa densité « le dynamisme de Dieu ». En effet,

> « dans toutes les hauteurs et les profondeurs de ce que nous appelons notre expérience profane, il peut y avoir un « au-delà » à reconnaître, et cela ne peut se faire que par l'intégration de toute expérience dans le culte et par une attitude intérieure d'adoration dans toutes les expériences que nous faisons. Ainsi donc, au nom d'un culte vivant et d'une vie qui soit un culte, nous devons être ouverts à toute la réalité » (*comment.* n° 3).

N'est-ce pas là, affirmer l'*oikonomia* de l'Incarnation elle-même ? Parce qu'il est Dieu assumant les réalités du monde dans une existence humaine concrète, Jésus-Christ « est celui qui normalise, conditionne et rend possible le culte véritable » (*Thèse 6*, n° 17).

Là s'originait la seconde idée majeure de l'avant-projet. Le lien du « culte » avec l'*oikonomia* exige en effet que, puisque l'humanité et la réalité du monde ne sont pas données d'un seul coup mais dans une évolution historique, le culte doive, pour étreindre tout le « réel », s'adapter continuellement aux âges, aux situations, aux civilisations (*Thèse 7*, nos 19, 20).

---

3. Sur cette distinction voir en particulier l'exposé critique de S. M. Ogden, *The Reality of God*, New York, 1966, 3-13 (il dépend de F. Gogarten, *Verhängnis und Hoffnung der Neuzeit, die Säkularisierung als theologisches Problem*, Stuttgart, 1958, pp. 142-145 ; *Der Mensch zwischen Gott und Welt*, Heidelberg, 1952). Voir aussi L. Newbigin, *Honest Religion for Secular Man*, Londres, 1966.

Vrai pour toute la tradition, cela l'est plus encore peut-être pour notre temps où les pratiques cultuelles courantes sont l'objet d'incessantes critiques et où l'accusation d'inauthenticité qu'on leur fait est confirmée par la désertion généralisée du culte en commun (n° 35). Dans notre monde sécularisé les formes et les symboles du passé se vident de leur sens. Pourtant, note le commentaire, l'homme continue d'avoir besoin pour son culte d'un symbolisme parlant et ouvert sur la transcendance, « capable de faire pénétrer dans le mystère d'une réalité qui défie toute expression verbale » (*comment.* n° 5). Il faut alors se poser une question : doit-on utiliser dans les Eglises des formes modernes de symbolisme et de communication, si oui selon quelles normes, et en laissant quelle marge de liberté aux expériences (n° 21 ; *comment.* n° 6) ? De nouveau, le commentaire apportait une précision importante : la question vaut également pour le vocabulaire de la prédication et du culte (*comment.* n° 5). Que disent en effet à l'homme d'aujourd'hui nos mots venus de la Bible ? Mais quelle solution adopter : remplacer ou chercher à « réactiver par l'enseignement » (*ibid.*) ?

C'est dans cette perspective que la troisième partie de l'avant-projet abordait explicitement les points de la pratique actuelle où, face au phénomène de la *sécularisation*, des changements sont devenus urgents (n°s 33 à 48). De cet ensemble assez faible et de fait assez peu imprégné par la problématique réelle de la *sécularisation* — ce qui y est dit vaut pour toute évolution — on pouvait pourtant extraire quelques points importants. D'abord l'affirmation que le culte commun et la prière doivent « inclure en eux-mêmes, avec des actions de grâces et une attente pleine de foi, toutes les joies et les peines, tous les succès et les échecs de l'humanité d'aujourd'hui », en sorte que le réalisme de la condition humaine devienne non seulement le cadre mais aussi le contenu du culte chrétien (*Thèse 14*, n°s 39, 40). Puis la mise en relief, très heureuse, de la valeur d'exorcisme de la prière et du culte, grâce auxquels

> « nous entrons dans la bataille que l'Esprit mène sans se lasser contre les forces démoniaques de ce monde que sont l'aliénation et la déshumanisation, l'absurdité et le cynisme, le sentiment de culpabilité et le désespoir, la guerre et l'oppression, le nationalisme étroit et l'absolutisme sectaire » (*Thèse 17*, n°s 46, 47).

Enfin la redécouverte de la valeur de la communion personnelle avec Dieu « dans l'amour silencieux et une joyeuse adoration » (*Thèse 16*, n°s 44, 45), ferment qui permet au chrétien de vivre sa vocation d'homme sécularisé sans verser dans le sécularisme. D'où l'importance de l'attitude d'adoration et de prière prise dès l'enfance (*Thèse 13*, n°s 37, 38).

Mais auparavant, quatre thèses, se suivant dans un ordre assez étonnant, avaient rappelé la place privilégiée que le Baptême, la Parole de Dieu, l'Eucharistie, la prière, tiennent dans le culte chrétien. Quelques questions concernant le renouveau de la pratique sur ces points centraux étaient ensuite posées aux Eglises. Ici encore la préoccupation du monde sécularisé, bien qu'affirmée, ne paraissait guère profonde : les mesures préconisées vaudraient pour d'autres contextes que celui que l'on avait décrit à la page précédente. Du baptême on rappelait qu'il introduit l'homme dans le culte véritable, en lui donnant accès au Père dans le Saint-Esprit (*Thèse 8,* n° 22). Pourquoi, en prenant pour appui l'accord des Eglises sur la valeur de ce sacrement, ne pas pratiquer une liturgie commune au moins pour les éléments essentiels du service de baptême, tout en continuant à chercher un accord total (n° 24) ? La Parole de Dieu, elle, « donne sa forme au culte et tout culte est une proclamation » (*Thèse 9,* n° 25). Aujourd'hui un renouveau est nécessaire non seulement dans la façon de la livrer mais également dans la façon de se préparer à la dire : comment utiliser dans ce but les dons de toute la communauté (n°s 26, 27) ? Mais c'est l'Eucharistie, « repas de communion que les chrétiens prennent dans la présence de leur Seigneur », qui forme le « centre de la vie de prière de l'Eglise » (*Thèse 10,* n° 28), un centre devant toutefois rayonner dans une *eucharistie* diffuse en toute la vie de prière et de service du croyant (n° 29). Le commentaire l'explicitait en citant le document de Bristol dont il mentionnait — on ne voit vraiment pas pourquoi — « l'apparente obscurité » (*comment.* n° 7). Les questions posées aux Eglises étaient cette fois centrales :

> « Que penser des services dominicaux sans Eucharistie ? Que penser de l'habitude qu'ont certains d'assister à la cérémonie sans communier ? Notre accord sur la place centrale de l'Eucharistie et notre solidarité face au monde profane ne devraient-ils pas être sentis comme un défi aux disciplines de nos différentes églises concernant la communion ? » (n° 30).

Le document s'achevait sur une fort belle évocation de la fonction de l'Esprit Saint dans le culte. On y rappelait la nécessaire humilité de toute entreprise de réforme : « en dernier ressort ni notre sentiment d'être authentiques, ni la signification et l'à-propos de ce que nous faisons n'importent réellement. Quand l'homme s'ouvre à l'action de l'Esprit dans le culte, le seul grand prêtre, Jésus-Christ, porte nos prières et notre culte imparfaits à son parfait, définitif et suffisant don de soi » (n° 49).

Tels sont les thèmes principaux de l'avant-projet sur *The Worship of God in a Secular Age.* Le document n'était donc pas sans valeur et contenait des éléments excellents. On pouvait pourtant lui repro-

cher deux choses. D'abord qu'il ne remplissait pas pleinement le programme qu'il se fixait au départ. Sans parvenir à définir la spécificité du culte *chrétien*, ce qui eût été plus que souhaitable, il laissait le lecteur sur sa faim et, ayant montré l'absolue nécessité de l'adaptation, ne fournissait en définitive que des indications sans grande intuition et assez peu repensées en fonction du problème de la *sécularisation*. D'autant plus qu'il manquait d'unité, passait d'un style à l'autre sans transition. L'autre défaut était un crédit pas assez critique accordé à l'interprétation occidentale du mouvement actuel de l'histoire.

Le jugement des Eglises sur ce document

Se plaçant, mais sans aucun parti pris et avec lucidité, d'un point de vue orthodoxe, le P. J. MEYENDORFF, président de la section V, chercha, en ouvrant le débat, à faire saisir à l'Assemblée le porte-à-faux de cet avant-projet. Il posa quelques questions au texte.

Est-il juste que l'âge où nous vivons soit, pour l'ensemble de l'humanité, « vraiment et seulement l'âge du sécularisme » [4] ? Il ne faudrait pas, en effet, oublier « le succès des religions orientales en Occident, de l'Islam en Afrique, d'une vague religiosité pacifiste dans les milieux d'une société dite sécularisée ». N'est-ce pas aller trop vite en besogne que de proclamer que « nous sommes vraiment arrivés à l'âge du sécularisme » ? Il faut d'ailleurs éviter de limiter notre définition de la *sécularisation* (ou du sécularisme) aux conditions qui sont celles des démocraties capitalistes occidentales : « le *monde* prend en effet des aspects tout à fait différents aussi bien dans les pays du tiers-monde que dans ceux de régime socialiste. Il nous faut donc constamment poser la question si les solutions conçues en Occident sont valables ailleurs ».

Peut-être aussi négligeons-nous de situer le problème dans toute son ampleur œcuménique. Alors que catholiques romains et protestants se rapprochent de plus en plus dans le désir de l'ouverture au *monde* et l'effort pour une réforme liturgique allant dans ce sens, ce nouveau consensus élargit le contraste profond existant sur ce point entre l'Occident comme tel et l'Orthodoxie. Pour cette dernière, qui s'appuie ici sur sa théologie et sur une expérience toujours actuelle, la prière de l'Eglise « *doit* être détachée du *présent* pour pouvoir refléter l'éternel et permettre un retour à la *Source* ». L'Orient n'ac-

4. Nous citons d'après le texte distribué aux participants (section V, document n° 2). Ici le texte français est l'original.

cepte qu'avec la plus grande réticence tout ce qui veut soumettre son culte et sa prière « aux exigences des réalités changeantes de l'histoire ».

En définitive ne s'agit-il pas d'une certaine théologie du *monde*, de la relation de la *Nouvelle* Création à la Création *Ancienne* ? Avant de se demander si un monde qui se dit *sécularisé* peut et doit déterminer les principes du culte chrétien, peut-être faudrait-il se demander si le culte n'aurait pas pour fonction essentielle d'être « la manifestation d'une création nouvelle, donc *différente* de celle qui nous entoure et impliquant, de notre part, un *renoncement* au monde ». Le culte ne célèbre-t-il pas « une entrée en terre promise », et n'est-il pas une expérience du Dieu, Vie et Amour, dont nous devons témoigner à la face du *monde* ?

On ne peut douter du sérieux de ces questions. Avec moins de précautions, mais à partir d'une base théologique identique, un autre orthodoxe, également professeur au Séminaire St Vladimir de New York, et délégué de son église à Upsala, Serge S. VERHOVSKOY, les avait d'ailleurs lui aussi posées, en réagissant — dans une étude critique des avant-projets, polycopiée et distribuée à quelques participants — contre l'obsession occidentale de la *sécularisation*. Il y soulignait en particulier une limite intrinsèque de celle-ci, obligeant de refréner tout optimisme exagéré à son endroit : « même si elle ne nie pas l'existence de Dieu et la spiritualité chrétienne, elle bouleverse pourtant l'échelle des valeurs en soumettant les valeurs les plus hautes du christianisme à l'intérêt pour les problèmes du monde ». (« *even if secularization does not deny the existence of God and Christian spirituality, it still perverts the scale of values submitting the highest Divine and spiritual values of Christianity to the concerns of the activity of this world* »). Elle tend, de plus, à détourner les croyants de la recherche d'une solution proprement chrétienne des problèmes, laquelle n'est pas uniquement sociale, économique, politique mais aussi et avant tout spirituelle, puisqu'elle naît de la transformation du cœur par l'Esprit de Dieu. Un christianisme sécularisé tend « à asservir (*enslave*) les chrétiens au monde » alors que, tout en l'aimant, ils ont à « mourir au monde » afin d'y faire apparaître le Royaume « qui n'est pas d'ici »[5]. Comment alors penser à une *sécularisation* de la prière et du culte ?

Dans son exposé préparatoire au débat, le professeur J. J. VON ALLMEN, vice-président de la section et protestant, invitait à son tour à une réflexion sérieuse sur certaines ambiguïtés dont n'était

5. Il faut souhaiter la publication de ce texte intéressant parce qu'il explicite le point de vue orthodoxe sur le phénomène de la sécularisation. L'auteur, orthodoxe, enseigne aux Etats-Unis et connaît donc bien les perspectives occidentales.

pas exempte la problématique de l'avant-projet. Si, par exemple, on parle, dans une perspective missionnaire, d'une *sécularisation de l'Eglise* elle-même, il importe de ne pas oublier qu'alors,

> « il faut que ce soit l'Eglise dans son mystère le plus profond qui se rassemble dans tel ou tel « siècle », autrement le sel perdrait sa saveur, autrement le monde ne serait pas tout à la fois blessé et béni par la présence en son sein de ce corps étranger qu'est le Peuple de Dieu ; autrement il n'y aurait pas de la part de l'Eglise réelle présence au monde, mais fort douteuse adaptation au monde... Il faut examiner ce qui se passe quand le Royaume qui vient s'infiltre, par l'Eglise, dans le monde qui passe. Se produit-il une explosion, une rupture, un jugement, un refus, une révolution ? Ou se produit-il une élection, une transfiguration ? Ou l'un et l'autre se produisent-ils, comme le chante le cantique de Marie ? Ceci est particulièrement important pour le culte puisqu'il atteste, d'une manière toute particulière, la présence de l'avenir dans ce qui passe [6]. »

Car l'intention dernière de cette *sécularisation* n'est pas le monde mais le Royaume. Si par contre l'on parle d'une *sécularisation du monde,* se libérant de la tutelle religieuse pour se comporter en adulte, il devient alors essentiel de définir clairement le rôle du culte chrétien et le service spécifique qu'il doit rendre aux hommes. Ce service est double. Il consiste d'abord en l'attestation d'un *ailleurs* : « l'ailleurs qui interpelle le siècle présent à partir du siècle qui vient, qui tout à la fois l'inquiète et l'apaise en le confrontant avec son futur ». Mais il implique aussi une mise en question de la propre justice de ce monde adulte dont on examine les rêves, les succès ou les échecs « pour les traduire en action de grâce ou en intercession », en lui rappelant qu'à Dieu seul appartiennent le Règne, la puissance et la gloire.

Et puis, pourquoi cette saveur de complexe de culpabilité, ce sentiment de honte dès que l'on parle de culte gratuit, cette crainte d'être alors infidèle à l'engagement pour le monde ? Ici encore il importe de ne rien confondre. Le culte doit demeurer pour l'Eglise le moment où elle « se recueille sur ce qui lui donne sa raison d'être : le salut que Dieu a réalisé en son Fils et qui suffit pour le monde entier ». Temps de la demande de pardon, de l'intercession, de l'action de grâce, de la reprise des forces spirituelles, le culte n'a pas à être *directement* missionnaire. Il est pourtant le foyer d'où rayonnent l'évangélisation et le service puisqu'il est « le lieu où nous rencontrons Celui qui est la Parole de Dieu et Celui qui a donné sa vie pour le monde. Ne pas entrer dans la mission du Fils après l'avoir rencontré, ce serait ne pas l'avoir rencontré ».

---

6. De nouveau, nous citons d'après le texte original, distribué à Upsala (document n° 6).

Ces jugements critiques, venus d'horizons différents, allaient droit à la racine du texte, mettant en cause plus ou moins directement sa ligne générale. Mais ils appelaient une méditation théologique profonde, une discussion ayant le loisir d'aller jusqu'au fond des choses. Ce qu'on ne pouvait demander à une Assemblée ne devant consacrer que quelques heures à l'étude des projets qui lui étaient soumis. De plus, d'autres voix, dont celle de l'évêque ZULU [7], et un sentiment largement diffus parmi les délégués, mettaient plutôt l'accent sur la « crise actuelle du culte » et la nécessité de tout faire pour y remédier. De fait, dans certaines sous-sections, le débat oscilla entre ces deux pôles : d'une part rééquilibre de la notion de *sécularisation* et élargissement des perspectives par une affirmation de la spécificité du culte chrétien acceptable par toutes les traditions, d'autre part invitation pressante à une rénovation qui tienne compte de la nouvelle situation de l'homme. Dans l'impossibilité de parvenir à une synthèse vraiment organique, et comme portés par le mouvement même de la discussion, on opta, plus ou moins inconsciemment, pour un certain compromis.

D'autant plus que durant le travail de la section, travail intensif débordant même l'horaire prévu, plusieurs aspects nouveaux furent évoqués. C'est ainsi que l'on constata que la « crise du culte » était dans une très large mesure le reflet d'une « crise de la foi » : les solutions à envisager débordaient donc le strict champ cerné par l'avant-projet. On découvrit ensuite que celui-ci négligeait une des dimensions les plus essentielles du culte ecclésial qui, selon la fine remarque du Métropolite JUSTIN MOISESCU (de Moldavie), « n'est pas d'abord une école mais le moment où se vit le Mystère ». Car c'est Dieu lui-même qui rassemble son Peuple pour lui donner part à ses biens, et c'est l'Esprit Saint qui inspire la réponse du croyant. Le culte célèbre donc la puissance de Dieu à l'œuvre en Jésus-Christ, en même temps qu'il associe l'Eglise à l'œuvre réconciliatrice de la Pâque. Toute réforme est vaine si elle ne s'appuie pas sur la prise de conscience renouvelée de cette présence de Jésus et de son Esprit, tout spécialement dans la Parole et les sacrements. Il y a dans le fait chrétien, devait noter l'exégète protestant suédois H. RIESENFELD, « un besoin de halte avec Dieu » que le culte a pour fonction de

7. L'exposé de l'évêque ZULU fut chaleureusement applaudi pour sa franchise et sa vigueur. On l'évoqua souvent dans la discussion. Se situant dans une perspective missionnaire, il fit le procès de l'occidentalisation de la liturgie dans les pays d'Afrique. Il tenta de montrer « qu'une bonne part de la soi-disant indifférence des hommes à la religion se trouve renforcée du fait que l'on néglige les aspirations naturelles (*needs*) dans le culte ». Il en conclut « qu'il est nécessaire que le langage employé pour le culte officiel de l'Eglise soit un langage qui rejoigne l'homme dans sa sensibilité sociologique, culturelle et émotionnelle, et tenant compte de son âge » (cfr section V, document n° 5).

signifier et de rendre possible. Alors s'éclaire le mystère qui entoure le destin humain.

On souligna également — et, ce qui eût autrefois étonné, cette intervention venait d'un catholique romain — la nécessité de modifier le plan de l'avant-projet afin de mettre plus en évidence le rôle de la Parole de Dieu dans le culte et tout spécialement dans les sacrements. Car ceux-ci « se situent à l'intérieur du mystère de la Parole reçue et proclamée et débouchent sur l'existence croyante qui trouve sa loi dans la Parole : ils sont au sens strict, et il faut prendre cette définition très au sérieux, les sacrements-de-la-foi ». Le culte spécifiquement chrétien « a son origine dans la Parole qui non seulement rassemble les croyants mais réalise déjà une présence du Seigneur les conviant à l'adoration du Père et à l'intercession ». En sous-estimant la fonction de la Parole, l'avant-projet mène dans une impasse la réforme qu'il entend provoquer.

Au sujet de l'Eucharistie, plusieurs délégués se trouvèrent gênés devant l'affirmation qu'elle était « le centre de la vie de prière de l'Eglise » : la pratique de plusieurs églises oblige à nuancer une telle assertion. En outre pour un monde séculier ne faut-il pas voir plutôt dans une prière et une adoration faites sur le vif de l'action l'idéal auquel s'ordonne la célébration rituelle ? Mais de telles opinions semblaient inadmissibles à une large fraction de la section. Après de longs piétinements la sous-section responsable de cette question opta pour une formulation de compromis : « l'Eucharistie montre (*shows*) la signification essentielle du culte chrétien ».

Bien entendu, le thème de la *sécularisation* prit souvent la vedette. Il eut ses défenseurs ardents, dont certains trouvaient l'avant-projet trop timide, pas assez nerveux. Il fallait nouer plus étroitement la relation entre le culte et le service du monde, affirmer que seule « l'obéissance chrétienne dans la vie quotidienne menée dans le monde rend le culte authentique », trouver au texte une base théologique plus large s'enracinant dans l'acte créateur par lequel Dieu donne au monde sa réalité distincte et ainsi fonde la *sécularisation*. Pourquoi continuer à parler d'adoration et de louange, comme si le culte était « un temps dans lequel nous nous extrayons du monde pour ne plus penser qu'à Dieu » ? Le monde « n'est pas présent dans l'adoration ». Nous y suscitons « des émotions pieuses que nous mettons à la place de la réalité, et nous voulons avoir le Christ sur l'autel alors que nous laissons l'homme mourir de faim ». Le culte doit aller « de l'intérêt concentré sur Dieu à l'intérêt porté à l'homme à cause de Dieu ». C'est d'ailleurs « la seule façon de le rendre missionnaire à une époque où Dieu lui-même est mis en question ».

Pourtant d'autres, qui n'étaient pas tous des orthodoxes, cherchaient « à ramener à ses justes dimensions » l'intérêt porté à la *sécularisation*.

Ils craignaient qu'on oublie, à la faveur d'un optimisme trop court, que le plus grand problème — menaçant la *sécularisation* elle-même — gît d'abord dans le cœur de l'homme, à tout jamais blessé, et que seule l'ouverture à Dieu peut guérir. Peut-être aussi, disaient-ils, aurions-nous intérêt, avant de songer à éliminer tout arrêt explicite sur le « transcendant », à relire objectivement l'Histoire de l'Eglise, en particulier le témoignage de Pline sur les chrétiens, pour voir si l'adoration de Dieu et le témoignage rendu à sa puissance salvifique ne sont pas le premier service — quoique non l'unique — que nous devions sans cesse offrir au monde (H. RIESENFELD).

Avec ce dossier, à première vue assez touffu mais somme toute facile à classer, les responsables de la section devaient corriger l'avant-projet afin d'en faire un document pouvant « servir de point de départ » pour la recherche future des diverses églises.

Le document définitif : « Worship »

Tout d'abord le titre a été modifié. De *The Worship of God in a Secular Age* il est devenu *Worship*[8]. Ce changement est déjà significatif. Il avait d'ailleurs été demandé par la section elle-même.

Une introduction de huit numéros, après avoir évoqué la variété des situations et des sensibilités face à la question de la prière et du culte, puis constaté que la crise du culte qui secoue plusieurs églises se mêle à une crise de la foi, enfin avoué l'impossibilité « de proposer une longue déclaration sur laquelle tous soient d'accord et qui soit applicable également partout », tente une définition descriptive du culte. La dimension théocentrique et christocentrique y est fortement affirmée (n°s 5, 6), mais dans un rapport étroit avec l'œuvre du Salut et la lutte menée au nom de Dieu « contre les forces démoniaques de ce monde qui séparent l'homme de son Créateur et des autres hommes » et le plongent dans l'abîme de souffrance et d'injustice dont il veut se débarrasser. Le texte précise que « quand nous l'adorons, Dieu nous fait voir comment, dans ce combat, la victoire finale appartient à Jésus-Christ » (n° 7). On a éliminé les n°s 3 à 8 de l'avant-projet, groupé les n°s 9 et 46 corrigés en tenant compte des suggestions du débat. L'ensemble nous paraît heureux, et le progrès considérable.

Une première partie, assez brève (n°s 9 à 16), étudie *Le défi (challenge) de la sécularisation*. Décrit et dans sa dimension positive

8. Voir l'Annexe II à cet article, où nous donnons le plan du document définitif (cfr p. 832).

et dans sa dimension négative — car on abandonne la distinction entre *sécularisation* et sécularisme — le phénomène de *sécularisation* est présenté comme « prédominant en maintes parties du monde » et la crise du culte comme affectant « les chrétiens de presque toute la terre » (nos 9, 13). Les numéros 10 à 17 du projet sont repris mais en étant légèrement corrigés et surtout disposés selon un ordre nouveau. La valeur positive de la *sécularisation* (même vue sous son angle négatif) s'en trouve plus nettement accentuée comme aussi la référence, essentielle, au mystère de Jésus-Christ. Le tout s'achève sur un essai de mise en place du lien entre le culte et l'action dans le monde :

> « Dans nos cultes nous sommes appelés à apporter devant Dieu les soucis du monde. Il nous y est aussi donné le pouvoir d'obéir dans le quotidien du monde où nous vivons. La *sécularisation* nous incite à trouver de nouvelles voies par lesquelles le culte dans nos communautés chrétiennes pourra amener les chrétiens à l'obéissance à l'intérieur comme à l'extérieur de leurs communautés. Seule une telle obéissance donnera son authenticité à la vie cultuelle » (n° 16) [9].

La seconde partie, qui a pour titre *La continuité et le changement* (nos 17 à 25), est un regroupement de plusieurs numéros dispersés dans l'avant-projet (les nos 19, 20, 31, 32, 39, 40, 42, 44, 45, 48 de ce dernier). La perspective dépasse maintenant le simple contexte de la *sécularisation*. Prenant appui sur la nature du culte et sa relation à Jésus-Christ (n° 17), on évoque à la fois la permanence du culte à travers ses incarnations multiples et la nécessité d'une adaptation continuelle aux conditions de temps et de culture : le culte « devrait aider un homme à être vraiment chrétien et vraiment ancré dans sa propre culture » (n° 20). Ce qui vaut également pour les diverses formes que revêt la prière dans la vie quotidienne ou collective (nos 22 et 25). On insiste — mais au-delà d'une perspective purement sécularisée — sur le fait que

> « puisque l'Eglise doit montrer clairement sa solidarité avec le monde, les chrétiens dans leur culte commun et leur prière personnelle, doivent faire leurs, avec des actions de grâce et dans la foi, toutes les joies et les peines, tous les succès, les doutes et les échecs de l'humanité d'aujourd'hui » (n° 23).

Suivent quelques questions d'inégale importance et souvent fort classiques (n° 24).

La Prédication, le Baptême et l'Eucharistie (nos 26 à 32) sont maintenant traités à part. On a interverti l'ordre des numéros de

---

9. Nous utilisons la traduction provisoire faite à Upsala, parfois imprécise.

l'ancien projet et corrigé la formulation. On affirme que « la Parole de Dieu est le fondement du culte » et que « la proclamation de la Parole est essentielle » (n° 26). Puis l'on répond aux questions de l'avant-projet (n°s 27 et 28). Le texte sur le Baptême est modifié : on dit qu'il initie « à une vie nouvelle d'adoration et de service » (n° 29). Des quatre indications pratiques relatives à ce sacrement deux surtout doivent être relevées : que toutes les églises travaillent « à la reconnaissance de l'unique Baptême », prescription dont la discussion montra l'urgence et qui faillit être diminuée par une faute de style que releva fort heureusement le professeur R. MEHL ; que l'on réfléchisse sérieusement à la pratique actuelle de l'administration du Baptême sans assez de discernement et de sévérité (n° 30). L'Eucharistie est maintenant présentée en quatre maigres lignes. Il faut le regretter, malgré la qualité de cette petite synthèse :

> « L'Eucharistie montre la signification essentielle du culte chrétien, car le sacrement du corps et du sang du Christ, répandu pour la rémission des péchés, est un repas de communion par lequel les chrétiens participent à sa vie » (n° 31).

On doit au moins se réjouir qu'ait été maintenue la recommandation de la célébration hebdomadaire de la Sainte Cène et qu'on ait demandé un examen sérieux des règles d'admission à la sainte communion, unique allusion aux perspectives de l'intercommunion, malheureusement escamotées dans le document (n° 32).

Une dernière partie veut, comme l'indique clairement son titre, *Aider les hommes dans leur vie spirituelle* (n°s 33 à 38). Elle débute par une déclaration : « la crise spirituelle de notre temps incite tous les chrétiens à faire de nouveau l'expérience de l'adoration et de la prière » (n° 33). On y reprend, en l'élargissant, ce que l'avant-projet demandait au sujet d'une repensée des symboles, après avoir résumé ses prescriptions plus pastorales sur l'éducation à « l'expérience ecclésiale de Dieu » (les n°s 37, 38 de l'avant-projet). La suite manque d'unité : invitation à l'aide mutuelle et au dialogue avec les contemporains pour la redécouverte « de la profondeur et de l'élan de l'adoration » (n° 36), nouvelle constatation de la diversité des mentalités et des situations aboutissant à une recommandation à *Faith and Order* (n° 37), rappel de la loi de la réconciliation et de la nécessité de « renoncer dans le culte à toute ségrégation de race ou de classe », affirmation que la communion avec le Christ « doit se traduire par le partage de notre pain avec ses frères affamés dans le monde » (n° 38). On a l'impression qu'au terme de leur lourde tâche, accomplie dans des conditions peu humaines, les rédacteurs ont cherché à grouper là les choses intéressantes qui leur restaient et qu'il eût été dommage de perdre.

Le tout s'achève de nouveau sur le numéro dont nous avons déjà cité l'essentiel, auquel on a encore ajouté une fort belle phrase :

> « C'est en Jésus-Christ seul, et par l'Esprit, que nous pouvons offrir nos corps et la Création tout entière, et recevoir de Dieu notre personne, nos prochains et le monde, dans une humanité toujours plus profonde et une joie plus totale. Dans la crise que nous traversons, nous devons dire, comme les disciples : *Seigneur, apprends-nous à prier* » (n° 39).

Que dire de ce document final ? Qu'il est très bon ? Nous mentirions. Qu'il est mauvais ? Nous serions injuste. Tout simplement qu'il est l'honnête reflet de tout ce que ce long débat d'une assemblée composite a porté de positif, de recherche sincère mais difficile. D'une part la *sécularisation* n'envahit plus tout l'horizon, bien qu'elle soit prise très au sérieux et qu'on lui accorde l'attention que mérite son influence considérable et souvent positive sur le christianisme occidental d'aujourd'hui. Elle est située dans un contexte plus large, celui de la relation du culte à l'obéissance du chrétien, qui se vit « dans le quotidien du monde ». Ce qui ne fait qu'accroître la conscience de la gravité de la situation actuelle. D'autre part, le culte est présenté dans son authentique référence au Dieu et Père de Jésus. Et de telle façon qu'il embrasse à la fois la Création, le Salut, tout « le mystère qui entoure la vie humaine ». Certaines affirmations des premiers numéros sont, sur ce point, remarquables et permettent de constater, si on les compare au ton ambigu, à la fois pieusard et vaguement théologique, de leur parallèle de l'avant-projet, le progrès réalisé. Relevons en particulier cette phrase du n° 6 : « le culte chrétien célèbre la puissance de Dieu à l'œuvre en Jésus-Christ et simultanément nous introduit dans la communion avec lui ».

Il faut pourtant ajouter que l'on ne perçoit pas encore très bien la jonction de ces deux grandes mises en place, là surtout où il est question du défi de la *sécularisation*. A ce plan, le défaut du document préparatoire n'a guère été surmonté : on a l'impression de deux filons parallèles ne se recoupant que sur leur frange alors qu'il eût fallu en montrer le noeud. Pourtant, dans la discussion, un délégué orthodoxe et nous-même avions attiré l'attention sur cette faille assez grave. Il aurait été relativement facile de la corriger : insérer une ou deux phrases expliquant que « le culte plante dans le dynamisme de la *sécularisation* le germe du salut de celle-ci, un quelque-chose lui permettant de ne pas se gauchir en versant dans le *sécularisme* : il la fait demeurer ouverte sur Dieu reconnu comme la source de la réalité du monde et de la puissance de l'homme auquel il donne la maîtrise de l'univers ». L'arrêt sur l'Eucharistie permettait d'affirmer de nouveau cette jonction au cœur même du document. Car « en tant qu'*anamnèse* l'Eucharistie ouvre la communauté

ecclésiale sur Dieu, dans l'action de grâces, la louange et l'adoration, alors qu'en tant qu'*épiclèse* elle appelle l'Esprit pour qu'il transforme non seulement les dons mais aussi — et par eux — la vie des croyants appelés à travailler pour la réalisation de l'unique dessein de Dieu ». L'Eucharistie aurait ainsi retrouvé sa place de foyer à la fois du culte et du service de l'Eglise.

Quant aux suggestions concrètes en vue de surmonter l'inadaptation du culte dans les milieux sécularisés, elles sont aussi bénignes que dans l'avant-projet, et assez décevantes. A quoi serviront-elles ?

Les conditions de hâte et de fatigue des derniers jours, peu propices à une rédaction homogène, ont fait que l'on peut déceler dans le document des répétitions qui l'alourdissent et brisent parfois le mouvement de ses parties les plus belles. Les nos 16 et 23, 22 et 33, 1, 21 et 37 par exemple chevauchent l'un sur l'autre. Mais c'est là un défaut mineur.

En terminant qu'on nous permette d'exprimer un regret. On n'a pas retenu la suggestion du professeur J. J. VON ALLMEN concernant l'*intercommunion*. Elle était pourtant importante et sage, et ne faisait pas double emploi avec les résolutions du comité *Faith and Order*. De plus elle avait sa place dans un document comme celui de la section V s'attaquant « aux graves questions » qui se posent aujourd'hui au culte des églises, car l'*intercommunion* — ce qui s'est passé et dit à Upsala même l'a amplement démontré — est de celles-là. Il s'agissait de :

> « demander aux églises, y compris à l'église de Rome qui est ici directement intéressée aussi et dont la présence est par conséquent indispensable, de constituer à l'échelon le plus approprié des commissions chargées dans un délai fixé d'avance et qui devrait être bref, d'énumérer les raisons pour lesquelles l'intercommunion n'est pas possible ou pour lesquelles elle l'est, et donc les raisons pour lesquelles il faut rester divisés ou pour lesquelles nous avons le droit et donc le devoir de nous réconcilier ... Si ce travail indispensable et urgent est mené à terme sans retard, je crois possible de demander aux impatients de refréner leur impatience. Cette impatience en effet est sérieuse ; elle a beaucoup de chance d'être l'impatience de vouloir obéir à Jésus-Christ. Si nous hésitons à faire une telle proposition, nous ne résisterons pas à la poussée vers une intercommunion acquise par révolte, et tous les problèmes que nous n'aurons pas réglés avant .... nous les retrouverons après, plus difficiles encore à résoudre parce que l'enthousiasme de la communion retrouvée se sera tassé, et que les vieux griefs remonteront à la surface [10]. »

---

10. Nous citons d'après le texte original (document n° 6). On sait combien tout au long de l'Assemblée cette question de l'intercommunion fut posée et par certaines initiatives et par des discussions ouvertes. Dans son rapport final, le comité de *Faith and Order*, qui avait inscrit l'intercommunion à son ordre du jour, consacre deux longs paragraphes d'abord à des considérations montrant l'urgence de la question, ensuite à quatre recommandations :
— nécessité de réviser le vocabulaire classique qui conduit à des méprises (les

Nous sommes d'autant plus peiné de l'omission de cette proposition — à laquelle ne répond pas exactement la recommandation du n° 32 — que nous connaissons le sentiment de nombreux délégués qui la jugeaient nécessaire. Mais la sous-section qui aurait dû l'inscrire à son agenda — et nous en étions ! — y était moins sensible, se trouvant aux prises avec d'autres questions aussi graves, dont l'accord sur « l'unique Baptême ».

*
* *

Au terme de cette étude, où nous avons essayé de présenter les aspects positifs et les limites du travail d'Upsala sur le culte, nous voudrions formuler un souhait. La crise du culte est grave, au moins dans notre christianisme occidental, et on n'en voit pas aisément l'issue. Ne serait-il pas nécessaire que toutes les églises intéressées, donc également l'église catholique romaine, se mettent d'accord pour une étude en commun, scientifique et lucide, de la situation ? L'expérience d'Upsala a révélé qu'il ne sert à rien de se limiter à des explications générales, justes peut-être mais trop imprécises, pas assez fouillées, qui peuvent tourner au slogan, et risquent d'être trop faciles.

De plus, le témoignage sincère et unanime des chrétiens orthodoxes a clairement montré que l'horizon de notre problématique protestante-catholique romaine manquait de profondeur théologique. Le temps est venu de nous demander si, en dépit de nos réformes liturgiques ou de nos expériences de formes nouvelles, nous faisons l'effort vraiment essentiel qui consisterait à retrouver, si nous l'avons perdu, ou à raviver, si nous l'avons émoussé, le sens plénier de notre appartenance au Christ. Ici la théologie a son mot à dire. Sans cette mise en question radicale de notre attitude fondamentale nous risquons ou de sombrer dans un archéologisme stérile, qui va aux formes les plus anciennes simplement parce qu'elles sont anciennes, ou de nous satisfaire trop aisément d'un snobisme vide qui voit l'authenticité du culte dans un flirt facile avec la mode du jour. Aucune de ces

---

orthodoxes mettent en question le terme « intercommunion » lui-même, puisque la communion n'est possible qu'à l'intérieur de l'Eglise unique). Distinguer entre le registre de la « doctrine » et celui de la « discipline ».

— nécessité d'examiner les obstacles en fonction du *consensus* qui est en train d'apparaître et que *Faith and Order* a formulé.

— nécessité d'une enquête sur le sens de l'engagement envers le Christ dans son Eglise, et ses conséquences pour la communion donnée ou reçue. Etudier les questions de l'ordination et de l'admission à la communion, dans le cadre de la doctrine de l'Eglise.

— nécessité d'une étude sérieuse des questions posées par les actes d'intercommunion allant au-delà des règlements actuels des églises et accomplis par des membres d'églises qui ne sont pas en communion l'une avec l'autre.

attitudes, largement attestées dans nos églises, ne répond à l'audace proprement évangélique, et seule vraiment créatrice, parce qu'elle vient de l'Esprit, dont nous avons aujourd'hui grand besoin pour sortir de l'impasse où nous sommes.

Ottawa (Canada) J. M. R. TILLARD, O.P.
Collège dominicain de Théologie
96 avenue Empress

ANNEXE I

Plan et thèses essentielles de l'Avant-projet : « The Worship of God in a Secular Age ».

Contexte actuel du culte

1 — Diverses situations des chrétiens.

2 — Problème de la prière personnelle éprouvé par beaucoup, questions sur le culte commun.

La prière et le culte sont-ils encore possibles ?

3 — Questions posées.

4 — Mauvaises réponses.

5 — Où découvrir vraiment le sens de la prière : la rencontre personnelle avec Dieu.

6 — Relation de la prière à la foi et à la vie communautaire de l'Eglise.

7 — Effet positif de la prière sur la participation de l'homme à l'œuvre de Dieu.

8 — La prière située dans le dynamisme de l'amour et de l'espérance.

I. — LA SÉCULARISATION PEUT ÊTRE UN APPEL AU RENOUVEAU

9 — *Thèse 1* : « Le culte n'a pas plus besoin d'être justifié que l'amour, car il est la réponse joyeuse de l'homme à l'amour de Dieu. Pour un chrétien le culte n'est donc pas un problème mais un privilège ».

10 — *Thèse 2* : « La crise du culte, tant communautaire que personnel, que les chrétiens connaissent aujourd'hui, est souvent comprise comme provenant d'une simple contradiction, présumée inhérente à la situation de l'Eglise dans cette époque sécularisée, soit : Dans le culte, Dieu est affirmé. Dans le monde sécularisé, Dieu est nié. Mais c'est là un diagnostic inexact ».

11 — *Thèse 3* : « La sécularisation, correctement comprise, comme évolution historique, peut être une affirmation positive des authentiques virtualités de l'homme et du monde, bien que le sécularisme, en tant qu'idéologie d'un univers clos, peut être destructif de la vraie liberté et de la vraie dignité de l'homme ».

12 — Ce qu'est la sécularisation.

13 — Ce qu'est le sécularisme.

14 — *Thèse 4* : « Les églises, tout en voulant affirmer dans leurs pratiques cultuelles la réalité de Dieu, l'ont souvent fait aux dépens de la réalité de l'homme et du monde. Par cette déviation, elles ont provoqué la négation de la réalité de Dieu ».

15 — *Thèse 5* : « La sécularisation bien comprise peut nous ramener de nos erreurs à un culte véritable qui affirme la réalité de Dieu, de l'homme et du monde ».

16 — Définition du culte véritable.

17 — *Thèse 6* : « Puisque Jésus-Christ, le Dieu-homme, est celui qui dévoile la réalité de Dieu, définit la réalité de l'homme et révèle les possibilités du monde, il est celui qui normalise, conditionne et rend possible le culte véritable ».

18 — Sécularisation et incarnation.

II. — UNE TRADITION CULTUELLE VIVANTE

19 — *Thèse 7* : « Puisque le culte chrétien est une participation au sacerdoce royal du Christ il y a une continuité essentielle du culte de l'Eglise à travers tous les âges, toutes les civilisations et toutes les situations ».

20 — L'évolution des formes cultuelles.

21 — Question concernant cette évolution pour aujourd'hui.

22 — *Thèse 8* : Le baptême : « Par l'acte de mourir et de ressusciter avec le Christ dans le baptême l'homme peut avoir accès au Père dans le Saint-Esprit et rendre ainsi un culte véritable ».

23 — Rappel de l'accord sur le baptême.

24 — Deux questions : liturgie commune des éléments essentiels ? Suite des recherches ?

25 — *Thèse 9* : La parole prêchée : « La parole de Dieu donne sa forme au culte et tout culte est une proclamation. La prédication de la parole donne vie et réalité au dialogue de l'homme et de Dieu ».

26 — La crise actuelle de la prédication.

27 — Questions en vue d'un renouveau de la prédication.

28 — *Thèse 10* : L'Eucharistie : « L'Eucharistie, centre de la vie de prière de l'Eglise, est le repas de communion que les chrétiens prennent dans la présence de leur Seigneur ».

29 — Synthèse (assez longue) de la doctrine eucharistique.

30 — Questions.

31 — *Thèse 11* : Prière personnelle et collective : « La prière régulière et disciplinée et l'intercession en groupes, en famille et individuelle font partie d'une tradition authentique ; chaque génération doit les recouvrer et les renouveler ».

32 — Questions.

III. — CONSÉQUENCES DE LA SÉCULARISATION POUR LE RENOUVEAU DE LA TRADITION

33 — Présentation du problème.

34 — *Thèse 12* : « Les églises devraient former leurs membres en vue d'une compréhension intelligente et d'une pratique authentique de la prière et du culte ».

35 — Explicitation de la thèse.

36 — Questions.

37 — *Thèse 13* : « Les attitudes d'adoration et de prière prises dans la petite enfance dans l'atmosphère familiale sont aussi décisives pour la vie cultuelle de l'adulte que la formation qu'il aura pu recevoir ultérieurement ».

38 — Question.

39 — *Thèse 14* : « Le culte en commun et la prière personnelle doivent tous deux inclure en eux-mêmes avec des actions de grâces et une attente pleine de foi toutes les joies et les peines, les succès et les échecs de l'humanité d'aujourd'hui.

40 — Question.

41 — *Thèse 15* : « Ni le culte de la communauté d'une église donnée, ni la prière personnelle des chrétiens ne doivent se conformer à des modèles uniformes et inchangés ».

42 — Question.

43 — Question.

44 — *Thèse 16* : « Dans notre juste réaction contre les dangers d'un piétisme introverti, nous avons négligé, dans bien des églises, d'enseigner la nécessité pour chaque chrétien d'entrer dans le sanctuaire caché de l'homme intérieur et là de communier avec Dieu dans l'amour silencieux et une joyeuse adoration ».

45 — Question.

46 — *Thèse 17* : « Par le culte en commun comme par la prière personnelle, nous entrons dans la bataille que l'Esprit mène sans se lasser contre les forces démoniaques de ce monde que sont l'aliénation et la déshumanisation, l'absurdité et le cynisme, le sentiment de culpabilité et le désespoir, la guerre et l'oppression, le nationalisme étroit et l'absolutisme sectaire ».

47 — Question.

48 — *Thèse 18* : « Le culte est l'activité permanente du Christ par le Saint-Esprit, c'est pourquoi même les formes les plus sclérosées de culte peuvent soudain s'épanouir en authenticité de façon absolument imprévisible ».

49 — L'action de l'Esprit Saint dans le culte et sa relation au culte de Jésus-Christ.

Le COMMENTAIRE examine les points suivants :

1 — Le titre.

2 — Sécularisme et sécularisation (*Thèses 1 à 6*).

3 — Réalité séculière (*Thèse 4*).

4 — La tradition cultuelle vivante.

5 — Symboles (*Thèse 7*).

6 — Tradition et essais de formes nouvelles (*Thèse 7*).

7 — L'Eucharistie en tant que représentation et anticipation (*Thèse 10*).

8 — Prière en famille, en groupe et individuelle (*Thèses 11, 12* et *13*).

9 — Aliénation et désespoir ; problèmes modernes fondamentaux (*Thèse 17*).

10 — Culpabilité et honte (*Thèse 17*).

ANNEXE II

Plan du document définitif : « Worship ».

1 — Situations diverses des Eglises à l'égard du culte.
2 — Crise de plusieurs.
3 — Relation entre la crise du culte et la crise de la foi.
4 — But du document : point de départ pour un réexamen sérieux.
5 — Relation du culte au mystère du Dieu qui se révèle en Jésus-Christ.
6 — Le culte et la présence de Jésus.
7 — Le culte et la mission de l'Eglise.
8 — Le culte et la lutte des chrétiens contre les forces démoniaques.

I. — LE DÉFI DE LA SÉCULARISATION

9 — Exposé de la situation.
10 — La signification positive de la sécularisation.
11 — Alors la sécularisation demeure ouverte sur Dieu.
12 — La signification négative de la sécularisation.
13 — La sécularisation ne s'oppose pas à un culte vrai.
14 — Jésus-Christ est, ici encore, la solution.
15 — La sécularisation peut ramener les Eglises à un culte véritable.
16 — Relation du culte à l'obéissance du chrétien dans le monde.

II. — LA CONTINUITÉ ET LE CHANGEMENT

17 — La continuité du culte à travers les âges et sa relation au mystère de Jésus-Christ.
18 — Possibilité de renouveau due à l'Esprit Saint.
19 — Evolution des formes liturgiques dans l'histoire de l'Eglise.
20 — La nécessité d'une indigénisation du culte.
21 — Suggestion à *Faith and Order* : étudier les questions de « continuité et discontinuité ».
22 — Nécessité d'un renouveau des formes de la prière.
23 — Souci du monde à inclure dans le culte et la prière.
24 — Questions aux Eglises concernant le renouveau des formes cultuelles.
25 — Nécessité du silence et de formes nouvelles pour la prière dans le monde affairé d'aujourd'hui.

III. — LA PRÉDICATION, LE BAPTÊME, L'EUCHARISTIE

26 — La prédication est essentielle.
27 — La crise actuelle de la prédication.
28 — Deux solutions pour la résolution de cette crise.
29 — Le baptême initie à une vie nouvelle d'adoration et de service.
30 — Quatre prescriptions relatives au Baptême.
31 — L'Eucharistie montre la signification essentielle du culte chrétien.
32 — Quatre prescriptions faites aux Eglises et concernant l'Eucharistie.

IV. — AIDER LES HOMMES DANS LEUR VIE SPIRITUELLE

33 — La crise spirituelle actuelle exige une nouvelle expérience de l'adoration et de la prière.
34 — Education à la prière. Le problème des symboles.
35 — Demande à *Faith and Order* : entreprendre l'étude des symboles.
36 — Aide mutuelle des chrétiens pour redécouvrir le sens de l'adoration, dialogue avec tous les contemporains.
37 — Diverses situations des Eglises. Demande à *Faith and Order* ; étudier la diversité et l'uniformité dans le culte.
38 — Nécessité de la réconciliation et refus de toute ségrégation. Partage.
39 — L'action de l'Esprit qui supplée aux limites des chrétiens même dans le culte.